

L'intellectuel comme penseur et passeur Réponse à Marc Angenot

Jocelyn Létourneau

Number 180, September–October 2001

L'histoire des idées au Québec : mémoire et culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Létourneau, J. (2001). L'intellectuel comme penseur et passeur : réponse à Marc Angenot. *Spirale*, (180), 16–17.



L'INTELLECTUEL COMME PENSEUR ET PASSEUR

RÉPONSE À MARC ANGENOT

METTONS les choses au clair pour dissiper les intentions que me prête Marc Angenot : non, je n'entends pas « reprendre le flambeau identitaire des mains défaillantes de mes prédécesseurs ». Je n'ai ni cette vocation ni cette prétention. Ma patrie n'est pas quelque État ou pays. C'est, si je puis dire, ma famille, mes amis, l'écriture et l'université dans ce qu'elle continue d'être malgré tout : un lieu de délibération raisonnable et rigoureuse, de réflexion critique et d'exploration savante. Cela dit, je ne tiens pas à me complaire dans une présentation aussi simple et désincarnée, ahistorique et asociale, de ma personne. Je ne suis pas arrivé au monde dans un *nowhere* et n'existe pas non plus, à présent, dans un *vacuum* sociétal. Je suis héritier d'une culture et participant d'une société complexe, celle du Québec-Canada qui, sur le plan des conditions d'épanouissement, de liberté et de mobilité qu'elle offre à ses habitants, présente une situation plutôt enviable, ce qui ne veut pas dire sans problème. En clair, il ne m'est pas possible de nier (j'endosse même agréablement cette donnée) que j'appartienne aussi à une société concrète qui s'est élevée dans le temps, dont la situation actuelle est relativement bonne et qui doit trouver les conditions les plus porteuses — pragmatiques plutôt qu'utopiques de mon point de vue — de son avancement dans l'avenir.

Il me faut décevoir mon débateur d'une deuxième manière : à l'encontre de ce qu'il soupçonne apparemment chez moi, je ne me sens investi d'aucun mandat national(itaire) ni n'entends être accablé ou conscrit par quelque procuration ou obligation de ce type. Je suis libre, ce qui ne veut pas dire que je sois insensible à la société que j'habite ou irresponsable devant elle. Je ne veux être missionnaire d'aucune cause, cela est clair, et je décroche toutes les épinglettes que l'on attache volontiers à mon veston. Mais — et c'est peut-être cette position qui me démarque de celle qu'adopte Marc Angenot dans son commentaire — je ne me résous pas davantage à jouer les démissionnaires à l'égard du Québec-Canada dans ce que cette société a été, est maintenant et pourrait être demain. Il est à mon avis trop facile de ca(s)ser l'intellectuel dans un rôle exclusif de chroniqueur et de critique en le présentant comme celui qui

écrit et décrie ce qui est ou fut. Cette fonction peut bien être le point de départ incontournable de sa démarche réflexive, il me pèse qu'elle en soit également le point d'arrivée. Si l'intellectuel doit continuellement ramener la société du côté de sa complexité et de sa légèreté d'être (ce qui, pour « insoutenable » qu'elle paraisse à certains, est bien la perspective la plus juste que l'on puisse donner de la condition sociétale), il doit tout autant infuser cette société avec des idées novatrices de manière à l'ébranler dans ses convictions et permettre son déplacement vers quelque chose d'autre ou un ailleurs. En fait, l'intellectuel a pour devoir de provoquer la société, de l'amener à s'interroger sans relâche sur ses pratiques, ses représentations, sa *doxa*, son espace d'expérience et ses horizons d'attente. Au fond, l'intellectuel doit poser les conditions pour que jamais ne triomphe la conception de la fixité ou de la finitude des choses. Il doit de même rappeler à ses contemporains que les sociétés sont imprescriptibles dans leur devenir historique, c'est-à-dire qu'elles ne sont sous l'emprise d'aucune axiomatique ou téléologie, ce qui fait qu'elles sont ouvertes, voire inconnaissables, au chapitre de leur devenir. Ce rappel, par l'intellectuel, du caractère imprévisible du devenir des sociétés ne doit pourtant pas l'amener à rester passif devant ces sociétés qui, continuellement, se cherchent des voies de passage dans la forêt vierge des avènements possibles. À vrai dire, l'intellectuel a un travail bien plus exigeant, et potentiellement bien plus riche, que celui de laisser les sociétés se soumettre à l'indétermination de leur mouvance empirique. En dépit des risques incommensurables d'échec et d'errance qui le guettent dans ses tentatives de penser le devenir des sociétés, l'intellectuel — qui n'existe toujours que comme un parolier évoluant au sein d'une communauté hétérogène et très large d'interprétants — a pour obligation d'offrir à ces sociétés les moyens de passer aussi heureusement que possible à l'avenir. L'intellectuel n'a d'ailleurs pas le choix d'assumer cette responsabilité de « passeur ». Laissée au libre arbitrage des forces sociales, l'entreprise de ce passage est en effet rapidement prise en charge par les pouvoirs — les « sympathiques » comme les « antipathiques », les « visionnaires » comme les « doctrinaires » — qui s'échinent à imposer leurs visions et utopies

au détriment de celles des autres en les présentant, ces visions et utopies, comme les plus désirables des rédemptions. Voilà pourquoi le passage des sociétés à l'avenir s'apparente le plus souvent à une opération de passe-passe orchestrée et dirigée par des pouvoirs au bénéfice de leurs seuls intérêts. Dans ce contexte, Angenot a certainement raison de dire que l'intellectuel a pour mandat de se faire rempart contre la bêtise des pouvoirs en déconstruisant les sens artificiels ou les non-sens que ces pouvoirs ne cessent de produire pour inspirer, orienter ou encercler les sociétés. Mais cette fonction d'iconoclaste reste insuffisante et insatisfaisante dans les circonstances. Briseur de sens, l'intellectuel ne peut laisser les sociétés en proie à l'« *absens* » ni les abandonner au vertige paralysant de l'infini des sens. S'il doit assumer sa fonction critique, l'intellectuel ne peut se délester de son rôle de parolier et de passeur. C'est là d'ailleurs tout le défi de sa pratique qui n'a d'équivalent que l'ampleur de sa responsabilité. La question — angoissante et délicate — qui se pose à lui et qu'il ne peut éviter d'accueillir est la suivante : depuis où parler et vers où regarder ?

Quelle parole de l'intellectuel pour quel horizon d'avenir ?

Dans son commentaire, Marc Angenot se dresse contre toutes ces tentatives, qu'il juge méprisables, de faire avec le passé une ou des histoires truquées. Pour lui, l'ayant-été ne peut être instrumentalisé au nom d'une refondation des dynamiques collectives. Il ne peut davantage, sous peine d'imposture de la part du narrateur, être récupéré pour le bénéfice des descendants. Le professeur de McGill a raison. On ne peut allègrement proposer du passé des histoires qui auraient pour ambition de l'embellir alors qu'il est plein d'absurdités, de blessures, de contradictions et d'aporées. Que des millions de malheureux soient morts pour rien ou crèvent encore inutilement dans les tranchées de la planète est une chose que l'on se doit de révéler. Le monde à venir ne peut être construit sur la base d'histoires faites d'omissions, de mensonges ou d'oublis. De même, on ne peut décliner le présent au futur antérieur dans le but d'injecter, au passé qui reste largement étranger à notre monde, des sens, des projets et des attentes qui n'étaient pas portés,

voire imaginés, par ses acteurs. Cela ne fait aucun doute, l'intellectuel pensant et passeur doit d'abord fonder sa quête de sens et sa prise de parole dans le respect de la vérité et de la rigueur. Mais la matière du passé est complexe et la vie, imaginative à faire avec et contre les contingences du monde. L'agir humain ne se déploie pas dans un seul registre à la fois. En même temps qu'il y a l'absurde qui se déchaîne et l'insensé qui cherche à établir sa loi, il y a en effet la volonté, portée par quelques-uns ou plusieurs, de sortir de ces espaces d'embrièvement pour s'exiler vers un ou des ailleurs. Autrement dit, en même temps qu'il y a la bêtise humaine, il y a la visée de la liberté, c'est-à-dire qu'il y a la vie qui, même dans les conditions les plus sordides et les situations les plus ignominieuses, se cherche une ou des voies de passage pour (re)vivre. Or, cette volonté et cette recherche

hors la critique il n'y a qu'imposture; dans l'ensevelissement du passé il n'y a que révisionnisme pervers; et dans le refus de la désolation du monde il n'y a que tentative pour réenchanter artificiellement, voire insidieusement, ce monde. Cette position m'incommoder. J'adopte un point de vue différent. Je soumetts donc à Marc Angenot, respectueusement comme il l'a fait à mon égard, qu'il n'y a pas d'antinomie entre la vérité et la vie, par exemple entre le rappel obstiné des faits du passé, y compris ceux qui ne passent pas, et l'ensevelissement de ces faits et de ce passé au bénéfice des contemporains et des descendants. C'est à cet ensevelissement nécessaire — honorable et digne plutôt que leste et désinvolte, j'insiste — qu'appelle me semble-t-il Paul Ricoeur lorsque, conscient du poids du passé sur le présent, voire l'avenir, il parlait d'un travail obligatoire et salutaire de mé-

préoccupe aussi Angenot. Sur ce point, le collègue me convoque par l'entremise d'une question extraordinairement pertinente et difficile que je reformule dans mes mots : comment rendre l'aventure historique québécoise sans faire offrande au projet national ? À ce sujet, Angenot a certainement raison de dire que, depuis Garneau jusqu'à Bouchard, cette question, qui est en fait un dilemme, s'est révélée insoluble à la pensée québécoise, celle-ci ayant finalement toujours opté, non par connivence aveugle envers le groupement mais par empathie et responsabilité à son égard (c'est moi qui parle ici), pour la nation premièrement et pour la société deuxièmement, c'est-à-dire, au fond, pour la pertinence d'abord et pour la complexité ensuite.

Tout en sachant décevoir mon débatteur par cette « sortie côté cour(t) », il me faut être honnête : je n'ai pas pour le moment de trouvaille intéressante à proposer pour solutionner ou dépasser ce dilemme — et donc pour répondre à sa question. Je n'ai que quelques intuitions que, si j'avais un jour la force intellectuelle de donner suite à mon dernier livre et d'écrire effectivement une histoire de l'aventure québécoise, je mettrais au départ de ma narration. Ces intuitions, je ne puis les mentionner ici faute de place. Le lecteur les trouvera éparpillées dans mon *Passer à l'avenir*. Disons simplement que, si je me lançais dans l'entreprise métahistorique, j'essaierais de trouver, comme il est mentionné dans l'ouvrage, une position narrative qui soit aussi juste que possible entre le respect de la factualité du passé et sa complexité irréductible, d'une part, et la nécessité de parvenir à des lieux de synthèse interprétative qui offrent un sens à ceux qui, pour construire l'avenir, ont besoin de se situer dans un rapport de reconnaissance et de distance avec leurs prédécesseurs et l'ayant-été, d'autre part. Contrairement à Bouchard, le fil conducteur de mon récit ne serait pas celui de la construction inéluctable de la nation (mais je ne pourrais pas non plus faire abstraction de ce projet qui traverse l'expérience québécoise de part en part). Plus modestement peut-être, la trame narrative de mon récit serait celle d'une société se déployant et se représentant dans plusieurs registres à la fois, société pleine d'ambiguïtés, de maillages dissonants, de proximités distantes, d'interdépendances contraintes et d'équilibres instables, société certes tiraillée et blessée dans l'histoire mais s'étant continuellement récupérée et redéployée dans des formes et des modes d'être tout à la fois connus et surprenants. Pensons aux sculptures mobiles d'un Alexander Calder pour imaginer le principe structurant de cette éventuelle narration de l'expérience historique québécoise.

On serait insatisfait de pareil récit qui ne fortifierait pas le projet national ? Je réponds à Marc Angenot, sans équivoque pour une fois, qu'il s'agit là d'un souci qui ne m'importe pas le moins du monde.

JOCELYN LÉTOURNEAU

**You call this a home?
This ain't no goddamn
home**



There is no place like home, museum in progress, détail, de Ken Lum, 2000

DR

représentent pour le genre humain un formidable capital d'avenir, la matière d'une histoire qui, sans nier la présence de l'absurde au cœur de l'agir des hommes, met aussi l'accent sur son contraire, fût-il bien fragile à certains moments, à savoir l'espérance. En même temps qu'il opte pour la vérité et la rigueur contre le mensonge et la rectitude historique, l'intellectuel doit donc, de mon point de vue, prendre parti pour l'espérance contre l'« absents ». Si la parole de l'intellectuel ne peut manquer d'être vraie, elle doit être tout autant *pour* la vie et *pour* la suite du monde, ce qui n'est pas nécessairement sa continuité.

À l'évidence, Angenot croit impossible cette complémentarité entre la vérité et la vie. Pour lui,

moire devant déboucher sur le deuil, celui-ci n'étant surtout pas anéantissement ou (re)mise à mort de l'ayant-été mais assumption et dépassement, par les contemporains, de l'antériorité. Contrairement à ce que pense Angenot, je ne soutiendrais pas qu'il faille laisser les morts enterrer les morts. Je crois plutôt que c'est aux vivants de faire ce travail dans le respect du vécu des prédécesseurs et la conscience du bonheur des descendants.

Quelle narration de l'expérience québécoise ?

Venons-en maintenant au problème de la mise en histoire de l'expérience québéco-canadienne qui m'occupe tout au long de l'ouvrage et qui